

LU CR EC E ①

## CHANT I

Ô mère des Romains, ô toi, la volupté  
des hommes et des dieux, ô nourrice Vénus,<sup>1</sup>  
toi qui, dessous le ciel et ses astres glissants,  
es assidue auprès de la mer porte-nefs,  
des terres porte-blés, puisque c'est toi qui fais  
que se trouve conçu tout le genre animé  
et que, né, il s'en vient contempler la lumière  
du soleil, ô déesse, ô toi, les vents te fuient  
et les nuées du ciel, toi et ton arrivée,  
et pour toi, sous tes pieds, la terre artiste met  
un doux tapis de fleurs, pour toi sourit la mer  
et le ciel, apaisé, luit d'un éclat profus.  
<sup>10</sup> Car, à peine l'aspect printanier du jour  
s'est-il manifesté, à peine du zéphyr  
la fécondante brise a-t-elle commencé  
à reprendre vigueur, que les oiseaux des airs,  
par ta force frappés jusques au fond du cœur,  
t'indiquent en premier, déesse, et ta venue.  
Et puis c'est le bétail, les animaux sauvages,  
qui font des bonds parmi les rians pâturages  
et passent les torrents rapides à la nage :  
c'est ainsi que chacun, par ton charme conquis,  
te suit, plein de désir, jusqu' où tu le conduis.

1. En adressant son hymne à Vénus, mère d'Énée, l'ancêtre légendaire des Romains, et amante de Mars, le père de Rémus et de Romulus, Lucrèce évoque le transfert de la doctrine d'Épicure d'Athènes à Rome (cf. le prélude du chant VI). Le réseau symbolique tissé autour de la figure de la déesse est très complexe. Philosophiquement, elle incarne les conjonctions fécondes de la nature, mais surtout le principe éternel du plaisir qui régit la conduite des vivants.

### De la nature des choses, I, 17-42

81

Enfin, par mers et monts et fleuves entraînants,  
dans les maisons feuillues des oiseaux, dans les champs  
verdissants, tu t'en viens planter au cœur de tous  
sous l'effet du désir, reproduisent sans cesse  
leurs générations, espèce par espèce.  
Et puisque à gouverner la nature des choses  
tu es seule, ô Vénus, puisque sans ton concours  
jamais rien ne paraît aux rivages divins  
du jour, puisque sans toi jamais rien ne se fait  
d'aimable ou de joyeux, c'est toi que je désire  
avoir pour alliée en écrivant les vers  
où j'essaie d'exposer la nature des choses  
à notre Memmius, que toi-même, déesse,  
tu as voulu paré, en tout et en tout temps,  
d'excellence. Ô divine, à mes dits d'autant plus  
donne un charme éternel : fais que, pendant ce temps,  
<sup>30</sup> s'apaisent, assoupis par toutes mers et terres,  
les sauvages devoirs de l'état militaire.

Il n'y a, en effet, que toi qui puisses faire  
aux mortels le plaisir de la tranquille paix,  
puisque ce qui commande aux sauvages devoirs  
de la guerre, c'est Mars à la puissance armée,  
lequel souvent s'en vient, vaincu par la blessure  
éternelle d'amour, dans ton giron s'étendre,  
et puis, ayant ainsi posé sa nuque ronde,  
levant les yeux sur toi, il est là, ô divine,  
bouche bée, de ta vue repaissant son regard  
que l'amour fait avide, et, renversé, suspend  
son souffle à ton visage. Eh bien, lui, toi, divine,  
quand il sera couché, quand à ton corps sacré  
tu le tiendras de haut enlacé, fais couler  
des mots doux de ta bouche et demande, ô illustre,  
<sup>40</sup> pour les Romains la paix et la tranquillité.  
En effet, en un temps inique à la patrie,  
nous ne pouvons pas plus faire équanimement  
ce que nous avons dit, que le fier descendant  
des Memmii manquer, en telle circonstance,

### De la nature des choses, I, 49-70

83

de prêter son concours pour le salut commun<sup>1</sup>.  
<sup>50</sup> Pour le reste, que soient tes oreilles vacantes,  
et ton sagace esprit, loin des soucis, voué  
à la vraie théorie, faute de quoi les dons  
que j'aurai disposés avec un soin fidèle,  
pour toi, resteront là, à l'abandon laissés,  
et de toi méprisés avant d'être compris.

Car pour toi je m'en vais commencer à traiter  
tant du ciel que des dieux, de leur raison suprême,  
et des choses ouvrir les éléments premiers<sup>2</sup>  
d'où la nature crée, accroit et alimente  
toute chose, et en quoi la nature, à l'inverse,  
après destruction résout ces mêmes choses :  
ce que nous, d'ordinaire, en en rendant raison,  
nous nommons la matière, ou les corps gentaux  
des choses, ou encor les semences des choses,  
<sup>60</sup> qu'aussi nous appelons fréquemment corps premiers,  
car c'est d'eux que provient toute chose en premier.

Alors que sous les yeux affreusement, sur terre,  
l'humaine vie gisait écrasée sous le poids  
de la religion qui, depuis les cantons  
du ciel, montrait sa tête et, de là-haut, faisait  
peser sur les mortels son horrible regard,  
pour la première fois un Grec<sup>3</sup>, homme, mortel,  
osa lever les yeux contre elle, le premier  
osa s'y opposer ; et rien ne l'arrêta,  
ni renommée des dieux, ni foudre, ni menace  
tombant du ciel grondeur, il n'en eut au contraire  
<sup>70</sup> qu'une plus vive ardeur et l'esprit plus vaillant,  
au point que, le premier, en face des verrous

1. Les manuscrits placent ici les six vers « théologiques » reproduits en II, 646-651, dont la numérotation des vers latins tient compte. Il est difficile de décider s'il s'agit d'une interpolation, ou si Lucrèce a voulu prévenir une interprétation littéraire de la figure symbolique de Vénus. Pour un épicurien, les dieux ne peuvent être principes, mais rien n'empêche, moyennant précautions, de nommer les principes « divins » (cf. II, 655-660, sur l'usage des antonomases divines).  
2. Les atomes, pour lesquels Lucrèce crée tout un lexique latin.  
3. Épicure, qui n'est appelé par son nom qu'en III, 1042.

fermés à double tour aux huis de la nature,  
il fut pris du désir de les faire sauter.

La force de l'esprit l'emporta donc, et lui,  
après avoir franchi les murs flamboyants du monde<sup>1</sup>,  
s'en alla de l'avant, poussa loin au-dehors,  
en pensée, en esprit il court en tous sens  
tout l'immense, et de là, vainqueur, il nous ramène  
celle chose peut naître, et quelle ne le peut,  
et la raison enfin qui fait que toute chose  
a un pouvoir fini et un terme fiché  
profondément en elle<sup>2</sup>. Et c'est pourquoi le tour  
est maintenant venu, pour la religion,

avant eu le dessous, d'être foulée aux pieds,  
tandis que la victoire égaux du ciel nous fait.  
<sup>80</sup> En ce point, j'ai bien peur que tu ne croies apprendre  
ici les éléments d'une raison impie  
et être, de ce fait, en route pour le crime,  
alors que justement c'est elle, plus souvent,  
cette religion, qui accoucha de faits  
impies et criminels. Ainsi fut, en Aulide,  
horriblement souillé du sang d'Iphigénie  
l'autel de Trivia<sup>3</sup>, par les chefs argiens,  
les plus choisis d'entre eux, la crème des héros.  
Sîôt que, lui ceignant sa coiffure de vierge,  
de part et d'autre égal, le bandeau retombant  
eut encadré ses joues<sup>4</sup>, et sîôt qu'elle vit  
debout près des autels, désespéré, son père,  
<sup>90</sup> des prêtres, près de lui, dissimulant un fêr,  
et le peuple à sa vue pleurant à chaudes larmes,  
muette de terreur, elle cherchait la terre  
de ses genoux fléchis. Et à l'infortunée,

1. L'enveloppe ignée du monde dans la cosmologie épiciurienne, et, métaphoriquement, les murailles que le général incendie pour prendre la citadelle d'assaut. 2. L'idée de limite assure le lien entre la physique et l'éthique d'Épicure (cf. I, 595-596 ; V, 89-90 ; VI, 65-66). 3. Diane-Artémis, à qui Agamemnon sacrifie sa fille pour permettre le départ de la flotte grecque vers Troie. Le roi avait fait venir Iphigénie à Aulis, en Béotie, sous le prétexte de lui faire épouser Achille. 4. La tresse de laine ceignant la tête des victimes.

ne pouvait en tel temps être d'aucun secours  
d'avoir au roi fait don, la première, du nom  
de père. Car des mains d'hommes la soulèverent,  
et, tremblante, aux autels la menèrent, non pas  
pour que pût l'escorter, comme le veut le rite  
solennel, le chant clair de l'hyménée, mais pour  
que pure, impurement elle meure au moment  
même de convoler, misérable victime  
offerte par son père en cruel sacrifice  
<sup>100</sup> pour le départ heureux et faste d'une flotte.  
Tant la religion put conseiller de crimes !  
Toi-même, à tout moment, tu peux avoir envie,  
vaincu par les devins et leurs dits effrayants,  
de nous quitter. Mais si ! ils sont encor à même  
de t'aller inventer tellement de chimères  
capables d'inverser les raisons de la vie  
et de troubler de peur chacun de tes succès !  
Et c'est justice. Car si les hommes voyaient  
qu'il est un terme sûr à toutes leurs misères,  
ils auraient un moyen, alors, de résister  
tant aux religions qu'aux menaces lancées  
par les devins. Pour l'heure, on n'a de résister  
<sup>110</sup> ni pouvoir, ni raison, dès lors que dans la mort  
d'éternels châtements sont à craindre. En effet,  
la nature de l'âme, on l'ignore : naît-elle,  
ou vient-elle, au contraire, en nous, à la naissance,  
se glisser ? pécit-elle en même temps que nous,  
détruite par la mort, ou rend-elle visite  
aux ténèbres d'Orcus<sup>1</sup>, à ses marais déserts,  
ou bien divinement va-t-elle se glisser  
dans d'autres animaux, ainsi que l'a chanté  
notre Ennius, qui fut le premier à rentrer  
de l'amène Hélicon<sup>2</sup> avec une couronne  
de feuillage pérenne à quoi il dut sa gloire  
chez les Italiens ; même si néanmoins,  
<sup>120</sup> par ailleurs, Ennius, en des vers éternels

1. Ancienne divinité latine ou étrusque assimilée à Pluton, dieu grec des Enfers. 2. Montagne de Béotie consacrée aux Muses.

L O C R E C E (3)

qui leur donnent naissance, expose qu'il existe  
des lieux de l'Achéron<sup>1</sup>, et que de nous n'y entrent  
les âmes ni les corps, mais certains simulacres  
aux étranges pâleurs ; c'est, il se le rappelle,  
de là qu'était pour lui sortie l'ombre d'Homère  
à jamais florissant, qui, en larnes salées  
soudain fondant, lui dit la nature des choses<sup>2</sup>.

C'est pourquoi nous devons tenir un compte exact  
quant aux choses d'en haut, d'une part, et saisir  
comment se fait le cours du soleil, de la lune,  
quelle force soutient toute chose sur terre ;

<sup>130</sup> mais surtout, d'autre part, ce qu'il nous faut, c'est voir,  
d'une raison sagement, en quoi l'âme consiste,  
en quoi l'esprit, quelle est la chose rencontrée  
qui terrifie l'esprit, lorsque, malade, on veille  
ou bien lorsque l'on gît au tombeau du sommeil,  
et fait que l'on croit voir et entendre en personne  
ceux dont la terre étroit les os, et qui sont morts<sup>3</sup>.

Et qu'en des vers latins, éclairer les obscures  
découvertes des Grecs soit une tâche ardue,  
j'en suis bien conscient, surtout qu'il en est maintes  
dont on ne peut traiter qu'avec des mots nouveaux,  
notre langue étant pauvre et les choses nouvelles<sup>4</sup> ;

<sup>140</sup> n'importe, ta vertu, le plaisir escompté  
de ta douce amitié m'incitent à fournir

n'importe quel effort, me poussent à veiller  
dans le calme des nuits, cherchant avec quels mots  
et ensuite quels vers je pourrais bien répandre  
au sein de ton esprit d'éclatantes lumières,  
pour que tu puisses, toi, voir les choses cachées  
et les examiner jusques en leur tréfonds.

Il faut donc dissiper ténèbres et terreur

1. Fleuve des Enfers. 2. Ennius, fondateur de la poésie latine, héritier d'Homère, préfigure Lucrèce, héritier d'Épique. Mais les anciens poètes ont accrédité les illusions des mythes et de la religion. Il faut donc repenser la fonction de la poésie. 3. Le chant III établira la nature matérielle et la mortalité de l'âme. La théorie des simulacres, au chant IV, permettra d'expliquer rationnellement ces visions.

4. Cf. I, 832 ; III, 260.

de l'esprit, et cela, ni rayons du soleil,  
ni brillants traits du jour ne le font, ce qu'il faut,  
c'est bien voir la nature et en rendre raison<sup>1</sup>.

Et l'exorde, pour nous, en sera ce principe  
<sup>150</sup> que rien ne naît jamais, divinement, de rien<sup>2</sup>.

Car, si la peur ainsi étreint tous les mortels,  
cela vient de ce que, sur terre et dans le ciel,  
ils se trouvent témoins de quantité de choses  
dont ils sont hors d'état, par aucune raison,  
de comprendre pourquoi cela peut bien se faire,  
et qu'ils attribuent donc à un vouloir divin.

Et pour cette raison, lorsque nous aurons vu  
que rien ne peut jamais être créé de rien,  
alors, de cet endroit, nous verrons déjà mieux  
ce que nous recherchons, savoir, d'où toute chose  
peut bien être créée, et de quelle façon  
toute chose se fait sans le concours des dieux.

Supposons en effet qu'elles naissent de rien :

<sup>160</sup> alors n'importe quoi pourrait donner naissance  
à n'importe quel genre, à quoi bon la semence.  
De la mer, tout d'abord, pourraient naître les hommes,  
de la terre la gent qui porte des écailles,  
et les oiseaux pourraient hors du ciel s'élancer ;  
et de même troupeaux, gros et petit bétail,  
et fauves en tout genre, au hasard enfants,  
de conserve tiendraient les champs et les déserts.  
Les arbres n'auraient pas toujours les mêmes fruits,  
mais ils en changeraient, tous pourraient tout porter.  
Mais si, c'est évident : supposons qu'il n'existe  
pas de corps génitaux pour chacune des choses,  
comment, dans ce cas-là, les choses pourraient-elles  
se voir attribuer une mère donnée<sup>3</sup> ?

1. Cf. II, 59-61 ; III, 91-93 ; VI, 39-41. 2. Aristote désigne cet énoncé comme commun aux physiques présocratiques (*Mét.*, K 6, 1062, 24 sq.). Les épicuriens en donnent leur propre interprétation.

3. En se fondant exclusivement sur le monde vivant, l'argument en vient à dire plus que ce qu'exige la thèse : non seulement tout étant exige une semence, mais elle doit être spécifique.

~~parce que la lumière de sa vie se sera « comme éteinte ».~~

Et sans être le Dr Johnson, ou Goethe, ou Carlyle, ou Voltaire, l'on peut sentir, fût-ce tout autrement que ces grands hommes, la nature de cette complexité et la puissance de cette faculté créatrice si développée chez les femmes. On entre dans une chambre — mais il faudrait étirer jusqu'à leurs extrêmes limites les ressources de la langue anglaise et des volées entières de mots se verraient contraintes de naître illégitimement, avant qu'une femme puisse dire ce qui se passe quand elle pénètre dans une chambre. Les chambres diffèrent si totalement les unes des autres ; elles sont calmes et pleines de bruit, donnent sur la mer ou, au contraire, sur la cour d'une prison ; elles sont encombrées de linge qui sèche, ou toutes vivantes d'opales et de soieries ; elles sont nues comme des crins de chevaux ou douces comme des plumes — il suffit d'entrer dans n'importe quelle chambre de n'importe quelle rue pour que se jette à votre face toute cette force extrêmement complexe de la féminité. Comment pourrait-il en être autrement ? Car les femmes sont restées assises à l'intérieur de leurs maisons pendant des millions d'années, si bien qu'à présent les murs mêmes sont imprégnés de leur force créatrice ; et cette force créatrice surcharge à ce point la capacité des briques et du mortier qu'il lui faut maintenant trouver autre chose, se haracher de plumes, de pinceaux, d'affaires et de politique. Mais ce pouvoir créateur des femmes est très différent du pouvoir créateur des hommes. Et

l'on est obligé de conclure qu'il serait infiniment regrettable qu'il se trouvât entravé ou gaspillé, car il a été gagné par des siècles de la discipline la plus rigoureuse et rien n'existe qui puisse prendre sa place. Il serait infiniment regrettable que les femmes écrivissent comme des hommes ou vécussent comme des hommes, car si deux sexes sont tout à fait insuffisants quand on songe à l'étendue et à la diversité du monde, comment nous en tirerions-nous avec un seul ? L'éducation ne devrait-elle pas faire ressortir et fortifier les différences plutôt que les ressemblances ? Car les choses sont telles que nous ne nous ressemblons déjà que trop, et si un explorateur pouvait revenir et rapporter le message d'autres sexes, regardant d'autres cieux à travers d'autres arbres, il serait des plus utiles à l'humanité ; et nous aurions par-dessus le marché l'immense plaisir de voir le Pr X se précipiter sur ses jauges pour prouver qu'il est « supérieur ».

~~May Carmichael, pensai-je, continuant de survoler ma page à quelque distance, aura du pain sur la planche, même si elle se contente d'observer, mais j'ai peur qu'elle ne soit tentée de prendre ce que je crois être la forme la moins intéressante de l'espèce — celle d'un romancier naturaliste et non celle d'un romancier contemplatif. Tant de faits nouveaux se prêtent à son observation.~~

~~Elle n'aura plus besoin de se limiter aux honorables maisons de la haute bourgeoisie. Elle entrera sans bienveillance ni condescendance, mais dans un esprit de camaraderie, dans ces petites chambres parfumées où sont assises la courtoise, la prosti-~~

Chaque fois qu'il est question de sorcières, à qui on fit prendre un bain forcé, ou de femmes possédées par les démons, ou de rebouteuses qui vendirent des herbes, ou même d'un homme de talent dont la mère fut remarquable, je me dis que nous sommes sur la trace d'un romancier, d'un poète qui ne se révéla pas, de quelque Jane Austen, silencieuse et sans gloire, de quelque Emily Brontë qui se fit sauter la cervelle sur la lande, ou qui, rendue folle et torturée par son propre génie, courut, le visage convulsé, par les chemins ! Vraiment, j'aimerais aller jusqu'à supposer que cet « anonyme », qui a écrit tant de poèmes sans les signer, était souvent une femme. Ce furent des femmes, ainsi qu'Edward Fitzgerald, je crois, l'a suggéré, qui créèrent les ballades, les chansons populaires, les fredonnant à leurs enfants, les chantant pour charmer leurs travaux de fileuses ou pour tromper les longues nuits d'hiver.

Tout cela est peut-être faux, peut-être vrai. Qui pourrait le dire ? Mais ce qui me semble vrai, quand je pense à l'histoire de la sœur de Shakespeare, telle que je vous l'ai contée, c'est que n'importe quelle femme, née au XVI<sup>e</sup> siècle et magnifiquement douée, serait devenue folle, se serait tuée ou aurait terminé ses jours dans quelque chaumière éloignée de tout village, mi-sorcière, mi-magicienne, objet de crainte et de dérision. Car point n'est besoin d'être grand psychologue pour se convaincre qu'une fille de génie, qui aurait tenté de se servir de son don poétique, aurait été à tel point contrecarrée par les autres, torturée et tiraillée en tous sens par ses propres instincts, qu'elle aurait perdu santé et raison.

# VICTOR HUGO

## LES MISÉRABLES

### Partie III: Paris.

livre 1 =

Paris étudié dans son atomes,

Railleur, Pénitent.

Tel est ce Paris. Les fumées de ses toits sont les idées de l'univers. Tas de boue et de pierre si l'on veut, mais, par-dessus tout, être moral. Il est plus que grand, il est immense. Pourquoi? parce qu'il ose.

Oser; le progrès est à ce prix.

Toutes les conquêtes sublimes sont plus ou moins des prix de hardiesse. Pour que la révolution soit, il ne suffit pas que Montesquieu la présente, que Diderot la prêche, que Beaumarchais l'annonce, que Condorcet la calcule, qu'Aronet la prépare, que Rousseau la prémédite; il faut que Danton l'ose.

Le cri : *Audace!* est un *Fiat lux*. Il faut, pour la marche en avant du genre humain, qu'il y ait sur les sommets, en permanence, de fières leçons de courage. Les témérités éblouissent l'histoire et sont une des grandes clartés de l'homme. L'aurore ose quand elle se lève. Tenter, braver, persister, persévérer, s'être fidèle à soi-même, prendre corps à corps le destin, étonner la catastrophe par le peu de peur qu'elle nous fait, tantôt affronter la puissance injuste, tantôt insulter la victoire ivre, tenir bon, tenir tête; voilà l'exemple dont les peuples ont besoin et la lumière qui les électrise. Le même éclair formidable va de la torche de Prométhée au brûle-gueule de Cambronne.

## L'AVENIR LATENT DANS LE PEUPLE

Quant au peuple parisien, même homme fait, il est tous les jours le gamin; peindre l'enfant, c'est peindre la ville; et c'est pour cela que nous avons étudié cet aigle dans ce moineau franc.

C'est surtout dans les faubourgs, insistons-y, que la race parisienne apparaît; là est le pur sang; là est la vraie physionomie; là ce peuple travaille et souffre, et la souffrance et le travail sont les deux figures de l'homme. Il y a là des quantités profondes d'êtres inconnus où fourmillent les types les plus étranges depuis le déchargeur de la Râpée jusqu'à l'équarisseur de Montfaucon. *Fœx urbis*, s'écrie Cicéron; *mob*, ajoute Burke indigné; tourbe, multitude, populace. Ces mols-là sont vite dits. Mais soit. Qu'importe? qu'est-ce que cela me fait qu'ils aillent pieds nus? Ils ne savent pas lire; tant pis. Les abandonnez-vous pour cela? leur ferez-vous de leur détresse une malédiction? la lumière ne peut-elle pénétrer ces masses? Revenons à ce cri : Lumière! et

obstinons-nous-y! Lumière! lumière! — Qui sait si ces opacités ne deviendront pas transparentes? les révolutions ne sont-elles pas des transfigurations? Allez, philosophes, enseignez, éclairez, allumez, pensez haut, parlez haut, courez joyeux au grand soleil, fraternisez avec les places publiques, annoncez les bonnes nouvelles, prodiguez les alphabets, proclamez les droits, chantez les Marseillaises, semez les enthousiasmes, arrachez des branches vertes aux chênes. Faites de l'idée un tourbillon. Cette foule peut être sublimée. Sachons nous servir de ce vaste embrasement des principes et des vertus qui pétille, éclate et frissonne à de certaines heures. Ces pieds nus, ces bras nus, ces haillons, ces ignominies, ces abjections, ces ténèbres, peuvent être employés à la conquête de l'idéal. Regardez à travers le peuple et vous apercevrez la vérité. Ce vil sable que vous foulez aux pieds, qu'on le jette dans la fournaise, qu'il y fonde et qu'il y bouillonne, il deviendra cristal splendide, et c'est grâce à lui que Galilée et Newton découvriront les astres.

VICTOR HUGO  
LES MISÉRABLES  
Partie IV :  
Livres I =  
Quelques pages d'histoire  
Chap. II =  
Faits d'où l'histoire sort  
et que l'histoire ignore.

Cette situation, le faubourg Saint-Antoine, plus que tout autre groupe de population, comme nous l'avons dit en commençant, la rendait sensible et l'accentuait. C'est là qu'était le point de côté.

Ce vieux faubourg, peuplé comme une fourmilière, laborieux, courageux et colère comme une ruche, frémissait dans l'attente et dans le désir d'une commotion. Tout s'y agitant sans que le travail fût pour cela interrompu.

Rien ne saurait donner l'idée de cette physionomie vive et sombre. Il y a dans ce faubourg de poignantes détresses cachées sous le toit des mansardes; il y a là aussi des intelligences ardentes et rares. C'est surtout en fait de détresse et d'intelligence qu'il est dangereux que les extrêmes se touchent.

Le faubourg Saint-Antoine avait encore d'autres causes de tressaillement; car il reçoit le contre-coup des crises commerciales, des faillites, des grèves, des chômages, inhérents aux grands ébranlements politiques. En temps de révolution la misère est à la fois cause et effet. Le coup qu'elle frappe lui revient. Cette population, pleine de vertu fière, capable au plus haut point de calorique latent, toujours prête aux prises d'armes, prompte aux explosions, irritée, profonde, minée, semblait n'attendre que la chute d'une flammèche. Toutes les fois que de certaines étincelles flottent sur l'horizon, chassées par le vent des événements, on ne peut s'empêcher de songer au faubourg Saint-Antoine et au redoutable hasard qui a placé aux portes de Paris cette poudrière de souffrances et d'idées.

Les cabarets du *faubourg Antoine*, qui se sont plus d'une fois dessinés dans l'esquisse qu'on vient de lire, ont une notoriété historique. En temps de troubles on s'y enivre de paroles plus que de vin. Une sorte d'esprit prophétique et un effluve d'avenir y circule, enflant les cœurs et grandissant les âmes. Les cabarets du faubourg Antoine ressemblent à ces tavernes du mont Aventin bâties sur l'autre de la sibylle et communiquant avec les profonds souffles sacrés; tavernes dont les tables étaient presque des

trépieds, et où l'on buvait ce qu'Ennius appelle *le vin sibyllin*.

Le faubourg Saint-Antoine est un réservoir de peuple. L'ébranlement révolutionnaire y fait des fissures par où coule la souveraineté populaire. Cette souveraineté peut mal faire, elle se trompe comme toute autre; mais, même fourvoyée, elle reste grande. On peut dire d'elle comme du cyclope aveugle, *Ingens*.

VICTOR HUGO  
LES MISÉRABLES

Par tie II.

Livre I =

La guerre entre quatre  
murs

## I

### LA CHARRYBDE DU FAUBOURG SAINT-ANTOINE ET LA SCYLLA DU FAUBOURG DU TEMPLE

Les deux plus mémorables barricades que l'observateur des maladies sociales puisse mentionner n'appartiennent point à la période où est placée l'action de ce livre. Ces deux barricades, symboles toutes les deux, sous deux aspects différents, d'une situation redoutable, sortirent de terre lors de la fatale insurrection de juin 1848, la plus grande guerre des rues qu'ait vue l'histoire.

Il arrive quelquefois que, même contre les principes, même contre la liberté, l'égalité et la fraternité, même contre le vote universel, même contre le gouvernement de tous par tous, du fond de ses angoisses, de ses découragements, de ses dénuements, de ses fièvres, de ses détresses, de ses miasmes, de ses ignorances, de ses ténèbres, cette grande désespérée, la canaille, proteste, et que la populace livre bataille au peuple.

Les gueux attaquent le droit commun; l'ochlocratie s'insurge contre le démos.

Ce sont là des journées lugubres; car il y a toujours une certaine quantité de droit même dans cette démence, il y a du suicide dans ce duel, et ces mots, qui veulent être des injures, gueux, canailles, ochlocratie, populace, constatent, hélas! plutôt la faute de ceux qui règnent que la faute de ceux qui souffrent; plutôt la faute des privilèges que la faute des déshérités.

Quant à nous, ces mots-là, nous ne les prononçons jamais sans douleur et sans respect, car, lorsque la philosophie sonde les faits auxquels ils correspondent, elle y trouve souvent bien des grandeurs à côté des misères. Athènes était une ochlocratie; les gueux ont fait la Hollande; la populace a plus d'une fois sauvé Rome; et la canaille suivait Jésus-Christ.

Il n'est pas de penseur qui n'ait parfois contemplé les magnificences d'en bas.

C'est à cette canaille que songeait sans doute saint Jérôme, et à tous ces pauvres gens, et à tous ces vagabonds, et à tous ces misérables d'où sont sortis les apôtres

et les martyrs, quand il disait cette parole mystérieuse : *Fex urbis, lex orbis*.

Les exaspérations de cette foule qui souffre et qui saigne, ses violences à contre-sens sur les principes qui sont sa vie, ses voies de fait contre le droit, sont des coups d'état populaire, et doivent être réprimés. L'homme probe s'y dévoue, et, par amour même pour cette foule, il la combat. Mais comme il la sent excusable tout en lui tenant tête! comme il la vénère tout en lui résistant! C'est là un de ces moments rares où, en faisant ce qu'on doit faire, on sent quelque chose qui déconcerte et qui déconseillerait presque d'aller plus loin; on persiste, il le faut; mais la conscience satisfaite est triste, et l'accomplissement du devoir se complique d'un serrement de cœur.

Juin 1848 fut, hâtons-nous de le dire, un fait à part, et presque impossible à classer dans la philosophie de l'histoire. Tous les mots que nous venons de prononcer doivent être écartés quand il s'agit de cette émeute extraordinaire où l'on sentit la sainte anxiété du travail réclamant ses droits. Il fallut la combattre, et c'était le devoir, car elle attaquait la république. Mais, au fond, que fut juin 1848? Une révolte du peuple contre lui-même.

Comme nous l'avons dit plus haut, elle attaquait au nom de la Révolution, quoi? la Révolution. Elle, cette barricade, le hasard, le désordre, l'effarement, le malentendu, l'inconnu, elle avait en face d'elle l'assemblée constituante, la souveraineté du peuple, le suffrage universel, la nation, la république; et c'était la Carmagnole défilant la Marseillaise.

Défil insensé, mais héroïque, car ce vieux faubourg est un héros.